

Une rouge, une noire et une bleue

Rollande Boivin

Volume 11, numéro 1, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5849ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, R. (1996). Une rouge, une noire et une bleue. *Brèves littéraires*, 11(1), 11–15.

ROLLANDE BOIVIN

Une rouge, une noire et une bleue

Je passe l'été chez mon oncle Fernand. Ce matin, il boit son café très vite en regardant par la fenêtre. Des ouvriers travaillent dans la cour. Ils creusent sous la maison. Mon oncle ouvre la porte de la cuisine, sort, descend l'escalier de bois gris. Je le suis. Je crois que les ouvriers cherchent un trésor. Le tapage des machines dure depuis trois jours. Penché au-dessus du trou, mon oncle examine le travail. Je regarde entre ses jambes. De la terre, de la terre noire et des roches. Aucun coffre en vue et pas de métal brillant. Il parle avec les ouvriers. Les hommes arrêtent leurs machines. Oncle Fernand se retourne vers moi et me fait un signe avec sa main. Il ne veut pas que j'entende leur conversation. Je m'en vais.

En traversant le jardin des lilas, j'arrive dans la ruelle du voisin. Un garçon joue aux billes. Il me demande :

— Tu sais jouer ?

– Heu... non. Moi, je cherche un trésor.

– Où ça ?

Je lui explique que des hommes creusent depuis longtemps avec leurs machines. Il veut voir. Nous irons quand l'oncle Fernand retournera dans son bureau.

– Je m'appelle Catherine, et toi ?

– Michel.

J'entraîne mon nouvel ami dans ma cour. Les ouvriers fument en buvant un coca-cola. Agé-nouillée au bord du trou, je montre une grosse motte de terre à Michel en disant : «Chut ! Le trésor est là... en dessous... tu vois ?»

– Le trésor, c'est à toi ?

– Oui.

– Quand iras-tu le chercher ?

– Demain peut-être. C'est très lourd. Il faut que les ouvriers se reposent avant de remonter le coffre.

– Si tu me donnes un morceau de ton trésor, je te donnerai mes trois plus belles billes : la rouge, la noire et la bleue.

Il lève sa main droite. Je colle la mienne dans la sienne en disant :

– Promis. A-DA-HI-DA-HI-DA.

– Quoi ?

– C'est ma formule magique. Tu viendras demain ?

Il est revenu avec son tire-roches. Un morceau de bois en forme de Y avec une bande de caoutchouc. Michel vise un moineau. L'oiseau s'enfuit plus loin, plus haut, dans une autre cour peut-être. J'explique à Michel : «En volant, les oiseaux trouvent l'endroit où tombent les rayons de soleil qui transforment tout en or. Le matin, ils chantent pour dire le chemin des trésors. Même celui caché sous la motte de terre, dans le trou, sous la maison de l'oncle Fernand.» Michel me regarde avec de grands yeux puis me raconte la chasse de son père. «Il a tué des perdrix. Les a apportées dans la cuisine. Elles n'étaient pas tout à fait mortes. Elles essayaient encore de voler.» Pendant que Michel me parle, je vois les oiseaux voleter d'un bout à l'autre de la cuisine. Des ailes bleues et noires comme les perdroles de mon livre de comptines, mais des ailes cassées, du sang sur les pattes, des yeux noirs et des chutes dans les marmites. Je veux délivrer les perdrix mais je sais qu'elles ne peuvent plus voler. Alors, j'imagine que je deviens grande, grande comme une maison à deux étages et je marche vers la porte de la cuisine des méchants chasseurs. Je suis si haute que je dois baisser la tête pour leur dire : *«Regardez-moi ! Si vous blessez encore des oiseaux je casserai vos ailes même pas jolies vos ailes qui tirent du fusil que diriez-vous si vous étiez une mouche et qu'un géant vous attrapait entre ses deux doigts pour vous arracher les bras ?...»*

Michel est parti en oubliant son tire-roches. Je cherche des pierres et vise un arbre. Ses feuilles frissonnent, un morceau d'écorce tombe dans l'herbe. Je prends le tire-roches et le lance dans le trou sous la maison.

C'est dimanche. Les ouvriers sont absents. Michel est revenu chercher son tire-roches. Je le lui montre en pointant la grosse motte de terre dans le fond du trou. Il me regarde comme si j'étais une traîtresse. Il veut descendre. J'ai peur qu'il se casse le cou par ma faute. Alors, je le pousse dans un coin, près d'une machine à creuser et je lui dis : «Attends-moi !» Je veux aller lentement. Mes sandales rouges vont plus vite que mes pieds. Je dégringole au fond du trou. Je ramasse le tire-roches et crie à Michel : «Voilà, je l'ai mais je ne sais pas comment remonter.» Il essaie de m'attraper en se couchant à plat ventre et en me tendant ses deux mains. Trop hautes les mains de Michel. Beaucoup trop ! J'ai beau rentrer mes ongles dans la terre noire, pousser sur mes pieds pour m'élever un peu, je retombe tout le temps. Mes sandales ne collent jamais assez sur les bords du trou. Je ne pleure pas. Je pense à la nuit. Je voudrais retrouver mon lit et la fenêtre et le jardin. Je ne pleure pas mais je suis un peu découragée. Michel ne sait pas quoi faire. Il ne bouge pas. Il reste là. Longtemps. On reste là. Longtemps. Enfin ! Quelqu'un arrive. Un ouvrier qui avait oublié un outil. Il descend et me remonte

dans ses bras en riant. Il fait semblant d'être fâché : «Allez jouer plus loin, les enfants !» Je donne le tire-roches à Michel.

Quand je pense au trésor caché sous la grosse motte de terre, je glisse ma main dans ma poche gauche. Je touche une bille rouge, une noire et une bleue.